

MON VILLAGE

Poème de Camille LAVIGNE (1956)

Sur le roc agrippé dont il suit les appuis
Comme un hydrausaurien aux membres allongés,
Aux écailles bronzées dont ses flancs sont remplis,
Aux reflets des vieux toits que la mousse a rongés,

Le Bleymard s'est posé, dans la suite des temps,
Pour commander l'entrée de sa belle vallée.
C'est ainsi qu'il se montre au début du printemps,
Quand la morne saison au loin s'en est allée.

Sa tête fut longtemps la remise Médard,
Recherchant comme proie la remise Teyssier,
Et vers elle aujourd'hui il prolonge son dard,
Et conduit vers le lot ses toitures d'acier.

Et l'autre extrémité en émergeant de l'onde,
Ou baignant dans les eaux du ruisseau Combesourde,
Semble se profiler au pied de Champredonde
Et aux bords du béal qui remplissait sa gourde !

Le progrès a voulu que pour se rafraîchir,
Cesse le tête-à-queue de trop longue durée,
Qu'un grand flot cristallin l'abreuve sans fléchir,
D'une eau saine, limpide et dûment épurée.

Mais, tel quel le saurien ne serait que serpent.
Il n'est point dangereux d'en suivre les contours,
Et de faire surgir, çà et là, chaque arpent,
Qui du corps principal emprunte les atours:

L'un d'eux serait figé dans le Pré-de-la-Tour ;
Avec la Campenade, ils sont les postérieurs;
La rampe du Coudert, excentrique à son tour,
Et celle du Médard, forment les antérieurs,

Deux sont éperonnés sur le flanc du coteau,
Les deux autres plongeant dans le fond du ravin,
Atteignant d'une part, de Meyrueis, le château,
De l'autre répondant à son propre moulin

Le Bleymard serait dans ce vaste « actimodon »
Mais l'hiver revenu, c'est un autre manège ;
Il se mute soudain en grand caméléon,
Quand son dos a pâli sous l'effet de la neige !

Comme pétrifié sur le sol qu'il embrasse,
Il défend le terrain dont il est solidaire,
Car le schiste, tout près, paraît une menace,
A la cible bâtie sur la roche calcaire.

Ces deux cols différents ont pourtant bien admis
Que leur accord se fasse en de vertes prairies,
La culture en commun, et par des mains amies,
Avec même soleil, et mêmes métairies.

Le Lot, d'un clair ruban a scellé le contrat.
Ses flots comme un onguent, cicatrisent l'ulcère,
(Puisqu'il suivent partout les points où il rentra)
Du grand choc des plasmas, des Goulet et Lozère !

Ainsi donc, à cheval sur deux fonds du terroir,
Le paysan Bleymardois se déploie sans compter:
Il cultive le gris aussi bien que le noir,
Et sa grange s'emplit des produits escomptés.

L'accord semble complet, mais pourtant réfractaire,
Le bipède emplumé que l'on nomme perdrix,
A très bien conservé la couleur de sa terre,
Car l'un d'eux est tout rouge et un autre tout gris !

De ce fait retournons au terrain plus classique :
Du levant au couchant, en passant par le sud,
Le calcaire y revêt un aspect lasique;
Son âge est calculé : le premier qui le sut,

S'avisait de monter la gamme des fossiles !
Quand il fut au sommet de ces critères,
Il fallut revenir pour remarques utiles,
Aux peignes (crustacés) aux cheirotérimus,

Aux ichthyosauriens, à la corne d'Ammon,
Os de la bélemnite, gryphée cymbium;
Comme pour bâtir Thèbes, invoqua Amphion,
Et son luth s'arrêta sur ce contorsium !

Ce terrain fut sondé par de forts géologues,
Les fouilles ont donné des résultats pratiques,
La prospection poursuit en des points analogues,
Espérant y capter des filons prolifiques.

Au-dessus on dirait que l'art de la culture
A tracé tout exprès de superbes blasons :
Fasces, équipolés, ou toute autre figure,
Rivalisent d'éclat sous de bleus horizons !

La belle draperie se révèle partout :
Au coteau, au repli au plateau sur le mont.
Et ce riche échiquier s'est emparé de tout,
Du vallon verdoyant aux joyaux de son front.

Et l'on voit ça et là pacager le bétail,
Et dans l'air retentir le chant de son berger,
Jusqu'à l'heure venue de mettre en éventail,
Le sac à provisions qu'on lui a ménagées.

En bas, dans la vallée d'autres cris font écho !
Le soleil est cuisant, c'est la chaude saison;
Le faneur est venu le jour à peine éclos,
Et se hâte d'entrer sa verte fenaïson.

Mais quel bonheur nouveau au parfum de ces fleurs,
Quand l'heure du repos permet d'approcher l'ombre;
C'est encor en prairie qu'on trouve la fraîcheur
Abreuée qu'elle fut par des canaux sans nombre.

Et ce ton verdoyant redouble de beauté,
Quand le frêne s'aligne en des allées superbes,
Ou mélange le vert de sa tonalité,
A celui des peupliers et des plantes acerbes

A l'encontre du Lot, c'est le val en travers ;
Mais les prés continuent en tournant le talon;
Les eaux se sont unies pour couler à revers,
Et la vie se poursuit tout le long du vallon.

C'est Saint-Jean, à son tour qui profite de l'onde;
Son Eglise romane et son vieux presbytère
Semblent pleurer leurs jours dans la douleur profonde !
Et leur isolement plonge dans le mystère

Le passant, qui, surpris se demande pourquoi
Cette cloche d'argent et ce grand colombier
Ont cessé de parler et de mettre en émoi;
Soit absence du prêtre ou de gens pour prier !

Et voici son vieux pont se ruinant doucement;
Mais dont l'arche tient bon sous les pesants fardeaux;
Car ici amateurs et peintres vivement,
Reprennent le fusain et brossent des tableaux

On les voit quelquefois près de la vieille église,
Car il faut à ces gens quelques profils nouveaux,
Esquisser son relief et sa pelure grise,
Ou celui, décrépi, des vieux murs du château.

Revoyons la cité à la fin du champêtre :
Vues de loin ses maisons formeraient des chaînons,
Adossées l'une à l'autre, sans souci de paraître,
Et, de l'autre côté, exhibant leurs pignons.

Les arrêtes des toits se dressent en dentelle,
Ressemblent aux gradins d'un très grand escalier;
Mais ces grandes lignées, à la dent de crécelle,
Prouvent que dans la rue il n'est point de palier

Seul le fond du village, qu'on aperçoit à peine,
Relié par le pont de son riant ruisseau,
Permet au pied mignon, sa reprise en haleine,
Quand, des rudes pavés il franchit le ruisseau.

Passez de l'un à l'autre, l'âme de ce pays,
Mais c'est en toutefois une profonde image
Vous ne savez jamais ou s'il pleure ou s'il rit,
Ce paysan endurci qu'on veut mettre à la page !

Passez de l'un à l'autre : ce sont mêmes raisons !
Vous savez aussitôt comme ils sont solidaires ;
On dirait un chaînon de leurs vieilles maisons,
Car, si l'une tombait, l'autre serait à terre !

Pourquoi ces durs pavés ? Et pourquoi ces cahots,
Où la locomotion brise tous ses ressorts ?
C'est que leurs animaux ont de très bons sabots,
Et que le char à bœufs n'est pas fait pour les sports !

S'ils pensent autrement vous ne le saurez guère;
Mais il faut accueillir les plaisants visiteurs,
Répondre poliment à la voix étrangère,
Qui gonfle les tiroirs des comptoirs créditeurs !

Or la rue mal pavée, c'est le cœur du village :
Le commerce y sourit, la jeunesse se meut,
Et des chutes d'eau claire on entend le ramage,
Se mêlant aux clameurs dont l'étranger s'émeut !

Dans chaque carrefour, autour de l'onde pure
C'est la course aux bassin sous les ris des porteurs,
Ou celle des grands bœufs venant de la pâture,
Qui s'en vont à pas lents sous les cris des pasteurs,

Cette fois, le courant lui parvient par le haut ;
L'artère est bien servie, ainsi que les écarts,
Qui veut l'eau à l'évier ou bien sous le préau,
Doit en payer l'impôt en mairie du Bleymard.

La farce continue d'un rond-point à un autre :
La fillette se trouve en passage rompu ;
Son sourire lui vaut de trouver bon apôtre,
Qui veut la contenir près son torse trapu.

Mais la belle en fuyant de ce piège fortuit,
Laisse un massif crépu assez désordonné,
Et les rires éclatent vers le gars éconduit,
Mais dont le geste hardi est déjà pardonné.

Tous ces joyeux grivois et belles enjolées,
Vont causer amourette ou d'un cœur établi,
De la belle fidèle, des amours envoiées,
Ou du prix des lentilles quand ils sont dans l'oubli !

Tout est à l'avenant dans l'artère centrale:
On peut même y tourner des films de cinéma;
Le plus grave de tous en riant se régale;
On revient le mourant tombé dans le coma.

Le paysan a raison de rire du pavage:
Qui donc s'est aperçu de son moindre galet ?
Les transports de la joie brûlent tout le passage,
Et nul ne vous dira s'il est quille ou palet !

Cependant, tout là-bas, le chemin Masméjeanne
Est plan en vérité sur toute sa longueur,
On y parle tout bas quand l'amour est en panne,
Et cela sans troubler le paisible lecteur.

Le béal y répand agréable fraîcheur,
Et fournit au jardin, tout le long de la route,
L'onde pour féconder et légumes et fleurs,
Et où tout promeneur se trouvant à l'écoute,

Peut jouir du concert des oiseaux enchanteurs.
Plus loin c'est la ruée des tous jeunes, sans doute,
Sous les yeux des parents qui leur sèchent les pleurs,
Car la bise en soufflant, et l'air pur les envoûtent !

Les chemins du Coudert sont bien moins fréquentés
Car ils sont montueux et souvent malaisés
Là, les cailloux roulants gisent en liberté,
Et la bise y répand ses pénibles nausées.

Voici s'épanouir sur le flanc du Saurien
Près du joli enclos de l'école des sœurs
L'Eglise et le clocher de ce pays chrétien
Qui puise dans sa foi les célestes douceurs.

Cette église est coquette, d'élégante tenue,
Assez grande pourtant, mais trop juste parfois,
Son clocher élancé se dresse dans la nue
Et résonne souvent de sa plus belle voix.

Voici l'autre chemin, il est court et discret
Vers le champ du repos il dirige mes pas
Et dans mon souvenir recueilli et concret
Je salue mes amis qu'a fauché le trépas.

Telles du temps passé, étaient les mœurs locales;
Plus de grandes veillées autour d'un feu de bois !
L'art moderne et l'afflux de cures estivales
Ont effacé l'antique ou l'ont mis aux abois.

Adieu donc bon vieux temps, puisque l'on te méprise:
L'élégant visiteur exigeait cet essor.
Le premier magistrat comprend et réalise,
Et obtient les crédits pour son louable effort.

L'archaïque pavé enfin a disparu,
Et fait place au glacis recouvert de bitume,
Et le public se plaît à parcourir la rue,
Qui d'un passé vécu a rompu la coutume.

Nécropole ! où la vie du village s'enlise !
 Aux pentes transformées en superbes paliers,
 On t'annexe d'abord un sol de vieille église
 On met l'enceinte à neuf ainsi que l'escalier.

Il faut qu'en ce grand jour la gaieté daigne suivre
 Puisque c'est dans la joie qu'il faut vivre la vie :
 Son effigie contient les reflets de son livre,
 Et l'immortalité confirme son avis !

Dévoué magistrat ! le pays se souvient :
 L'église et le chemin n'était point assez larges
 Le village en entier voulait comme il convient,
 Jusqu'au champs du repos honorer Monsieur Farges !

Eminent comité qui érigez l'ouvrage,
 D'ineffables transports secouez le pays:
 Vous avez reconnu notre part d'héritage
 Car son cœur est ici et son âme à Paris !

Le gouvernail jadis semblait héréditaire:
 Qui donc ne se souvient de la gestion Rouvière ?
 Sa voix fort écoutée fut souvent salutaire,
 Et sauva son pays de la horde meurtrière !!

Honorable Félix !... le Bleymard remercie.
 Mais un jour, au foyer, et voilés dans les mains,
 Des visages en deuil se mouraient de souci;
 Et le Bleymard perdait ce génie plus qu'humain !

Redresse toi Finiel, et que l'éther t'azure,
 Comme un fond de tableau et mausolée géants;
 Car cette sommité dépasse ta mesure,
 Qui, pour le grand repos s'endort ici céans.



Chaires d'anatomie tremblaient sous ses débats
 Et son « Rouvière » à flots emplît les facultés.
 O Lozère témoins de ses premiers ébats,
 Aux cendres de ton fils donne hospitalité !

Topographe précis du pâle corps humain,
 L'art de la chirurgie n'est plus à l'aventure :
 Scalpel et bistouri trouvent le bon chemin;
 L'œuvre de l'érudit a réduit la blessure !

Un savant a surgi de la Ville-lumière !
 Et son académie en hommage flatteur,
 En moderne cité ouvre un musée « Rouvière »
 Pour que rayonne l'œuvre et rayonne l'auteur.

Passant incline toi près la tombe et, gratis,
 Qu'un hommage pieux honore l'immortel.
 Comme dans nos forêts monte le sang d'Athis,
 Submerge son esprit son savoir éternel !

Mais, de son souvenir, pour animer la flamme,
 Les fonds de souscription ont fourni le moyen;
 Car sur le sol natal on dresse et l'on acclame
 Le buste vénéré du savant Lozérien !

